

RÉEL, SYMBOLIQUE, IMAGINAIRE : DU REPÈRE AU NŒUD

Vincent Clavurier

ERES | « Essaim »

2010/2 n° 25 | pages 83 à 96

ISSN 1287-258X

ISBN 9782749213163

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-essaim-2010-2-page-83.htm>

!Pour citer cet article :

Vincent Clavurier, « Réel, symbolique, imaginaire : du repère au nœud », *Essaim* 2010/2 (n° 25), p. 83-96.

DOI 10.3917/ess.025.0083

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Réel, symbolique, imaginaire: du repère au nœud

Vincent Clavurier

Le ternaire réel, symbolique, imaginaire est un paradigme sans doute aussi important pour la psychanalyse lacanienne que les topiques freudiennes. On sait que Lacan, à partir de 1973, identifie ce ternaire au nœud borroméen à trois ronds, soit chacun de ces trois termes à une des consistances du nœud. Mais cette identification ne va pas de soi : si R, S et I sont représentés par ou identifiés à des ronds de ficelle, pourquoi précisément à ceux du borroméen ? Autrement dit, pour quelle raison l'articulation entre les ronds de ficelle RSI est-elle figurable du borroméen ? Qu'est-ce qui justifie le remplacement d'une relation non déterminée de RSI par la relation borroméenne hyperdéterminée ? Le parcours qui suit est une tentative pour répondre à cette question. On soutiendra d'abord l'idée qu'une logique du repérage préside à l'apparition et à l'usage du ternaire à partir de 1953 et qu'il s'agit selon cette logique de constituer pour la clinique un repère à trois coordonnées. On explicitera alors les problèmes que pose la présentation de RSI sous la forme d'un repère trivarié, dont justement celui de l'articulation des registres. Nous isolerons ensuite les gains théoriques offerts par le nœud borroméen comme support de RSI par rapport à la présentation précédente. Enfin, il s'agira d'identifier certaines difficultés propres à la présentation borroméenne à trois consistances.

Quelle articulation entre réel, symbolique et imaginaire ?

Lacan introduit ce ternaire dans le champ analytique lors de la conférence intitulée «Le symbolique, l'imaginaire, le réel», prononcée le 8 juillet 1953 pour ouvrir les activités de la Société française de psycha-

nalyse¹. Il présente dans cette conférence «la confrontation de ces trois registres qui sont bien les registres essentiels de la réalité humaine, registres très distincts et qui s'appellent: le symbolisme², l'imaginaire et le réel». Le terme utilisé pour désigner S, I et R (pas encore réduits à des lettres) est donc celui de «registre». Le *Littré* le définit comme un «livre où l'on inscrit les actes, les affaires de chaque jour» (les registres du greffe, de l'état civil par exemple). On retrouve le mot dans différentes expressions: «Faire registre», «tenir registre», qui désignent le fait d'enregistrer et de noter. Le terme vient du latin de basse époque *regesta*³ «registre, livre, catalogue», à partir du participe passé de *regerere* «rapporter, inscrire, consigner». On est donc dans le domaine (le registre!) de l'écrit, de l'inscription: *faire registre* (tenir les comptes); *registrer* (enregistrer, inscrire), et l'usage du mot est ancien: «Afin que les honorables emprises [...] soient notablement enregistrées et mises en mémoire perpétuelle⁴.» Avec la désignation de RSI comme ternaire de registres, on a donc l'idée d'une notation différenciée, d'un système de notations: il y a trois livres de notations différents, trois livres où l'on note des choses qu'on pense appartenir à des ordres distincts.

Lors de la conférence de 1953, Lacan utilise également le terme plus philosophique de «catégorie conceptuelle» pour désigner l'un des registres (l'imaginaire). Ce terme désigne classiquement ce qui vient subsumer un certain nombre de phénomènes (extension), leur assigner une identité commune au moyen du concept (intension, compréhension). Mais même si l'on distingue conceptuellement ces trois registres, la relation qu'ils entretiennent les uns avec les autres ne cessera d'être reprise et questionnée par Lacan: «Présenter séparément ces trois dimensions répond à un souci didactique. Il est cependant apparu régulièrement que l'on ne pouvait parler d'une de ces dimensions séparément des autres et que l'opérateur de chacun est relatif aux autres [...]. De fait, il y a une nécessité à bâtir les "jointures" des trois dimensions et c'est ce que tente à chaque fois Lacan avec l'écriture de ses schémas (schéma L, schéma R), graphes et autres figures, qui constituent comme les lignes de fracture du cristal RSI⁵.» Sans doute ces différentes tentatives de donner aux trois registres une articulation ne satisfont pas totalement Lacan puisqu'en 1975, soit vingt-deux ans après avoir introduit les termes et trois ans après avoir découvert le

-
1. Cf. version JL, site Internet de l'ELP.
 2. Symbolisme et symbolique semblent utilisés indifféremment dans cette conférence.
 3. O. Bloch et W. Von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1994 [1932].
 4. J. Froissart (1360), *Dictionnaire du moyen français*, Larousse, 1992.
 5. E. Porge, *Jacques Lacan, un psychanalyste*, Toulouse, érès, 2000, p. 122.

borroméen qui va finalement les tenir ensemble, il affirme que le lien entre les trois registres est « énigmatique⁶ ».

Cette question de l'articulation entre les registres ne surgit pas explicitement dans la conférence de 1953, mais Lacan en donne tout de même à l'époque une figuration: il représente SIR sous forme d'un triangle dont chaque registre est un sommet. Cette figuration lui sert pour illustrer une circulation de l'analysant entre ces termes au cours de son analyse, pour repérer le trajet du sujet dans la cure. R, S et I servent alors de balises, de repères pour identifier les moments du trajet. En ce sens, puisqu'il s'agit de moments de la cure, les « jonctions entre les trois dimensions ne sont pas à concevoir seulement sur un plan spatial mais aussi temporel, en particulier en fonction du maniement du transfert⁷ ». On le voit, qu'il soit spatial ou temporel, RSI sert d'emblée à effectuer un repérage, une façon de situer un phénomène, d'en donner les coordonnées. RSI semble fonctionner ici comme un repère pour la clinique.

RSI: un repère lacanien ?

L'hypothèse est la suivante: de même qu'il existe des repères cartésiens à partir desquels nous pouvons lire et écrire le monde des corps et des figures, il existe des repères lacaniens qui définissent une manière de lire et d'écrire le monde de la clinique, et RSI est l'un d'eux. On peut s'appuyer pour étayer cette hypothèse sur une affirmation de Lacan, qui déclare en 1960 que la distinction entre R, S et I est *méthodique*, qu'elle relève d'une méthode: « Cette force [du délire] est celle [que Freud] a désignée sous le nom de narcissisme et qui comporte une dialectique secrète où les psychanalystes se retrouvent mal [...] (c'est pour la faire concevoir que j'ai introduit, dans la théorie, la distinction proprement *méthodique*, du symbolique, de l'imaginaire et du réel⁸). » Or les deux termes promus dans cette citation sont éminemment cartésiens: « distinction » et « méthode » sont des éléments majeurs dans l'œuvre de Descartes⁹. C'est pourquoi, conformément à la veine cartésienne du *Discours*, le terme « méthodique » me semble avoir dans cette citation de Lacan le sens de « mathématique ». Et c'est le travail de Descartes dans le champ de la géométrie auquel on peut faire appel, et particulièrement un des trois essais qui suit le *Discours*

6. Cf. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, séance du 18.11.1975, cité par E. Porge, « Du déplacement au symptôme phobique », *Littoral*, n° 1, juin 1981, p. 35.

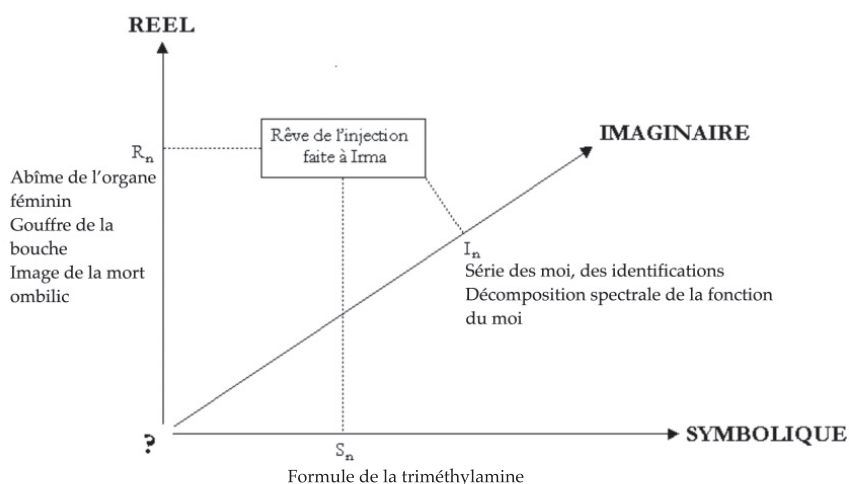
7. E. Porge, *op. cit.*, p. 124.

8. J. Lacan, Conférence donnée à la faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, le 10 mars 1960. Disponible sur le CD *Pas-tout Lacan*. Cité par M. Viltard, « L'autopunition: une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora », *Littoral*, n° 30, octobre 1990, p. 65-66.

9. Cf. par exemple la quatrième règle des *Regulae*, l'article 45 des *Principes de la philosophie*, la troisième des *Méditations métaphysiques* et le *Discours de la méthode*.

et qui s'intitule *La géométrie*¹⁰. On fait classiquement de cet essai un point de bascule dans l'histoire des sciences et des mathématiques : Descartes est censé y fonder – le point est discuté – la géométrie algébrique, en inventant ce qui va devenir le système des coordonnées cartésiennes et qui va permettre un développement important de la physique (étude du mouvement, mécanique newtonienne). Le ternaire RSI est ainsi méthodique selon la méthode de géométrie algébrique promue par Descartes : la distinction R, S, I permet de mathématiser ce qui apparaît dans la clinique, au sens où le phénomène clinique observé est situé selon un système de coordonnées supporté par un jeu de lettres. Il est donc écrit en langage mathématique, selon un processus de littéralisation (ramener un élément à une lettre)¹¹. Pour illustrer ce mouvement, on peut dessiner RSI comme un repère lacano-cartésien et y inscrire pour l'exemple une formation de l'inconscient de Freud analysée par Lacan en 1955 : le rêve de l'injection faite à Irma.

*Les coordonnées lacaniennes du rêve de l'injection faite à Irma*¹²



10. En 1637, Descartes publie un gros livre de 527 pages dont le titre complet est : *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie, qui sont les Essais de cette méthode*. À l'époque, le *Discours* est donc la préface de trois traités scientifiques d'importance. Paradoxalement, on étudie aujourd'hui encore cette préface mais plus les *Essais* qui la suivaient, parce qu'ils sont « dépassés, vieillis, périmés » (cf. A. Koyré, *Introduction à la lecture de Platon, suivi de Entretiens sur Descartes*, Paris, Gallimard, 1991, p. 166-167).
11. Cf. J.-C. Milner, *L'œuvre claire*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 92 et 94-95.
12. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978. Séances du 9, 16 et 30 mars 1955. Sur la constituante réelle du rêve, voir en particulier p. 186, 196 et 209 ; sur la constituante imaginaire, voir p. 187-188 et 197-199 ; sur la constituante symbolique, voir p. 190-192 et 200-203.

Mais ce système de coordonnées pose au moins quatre problèmes:

– En premier lieu, la construction de chaque coordonnée, de chaque projection de point, exige un commentaire argumentatif (cf. note 12 les séances de séminaire où Lacan fait ce travail). Le système construit ne produit ainsi pas de position univoque des phénomènes analysés: chaque coordonnée reste sujette à discussion, elle n'est pas le résultat d'un calcul.

– De plus, il n'y a pas d'unité (valeur étalon) qui donnerait sa raison à la construction de l'ordre des points sur chaque axe: écrire R_n , I_n , S_n signifie que plusieurs points peuvent être isolés sur chaque axe mais sans que leur ordre puisse être autrement constitué que par un acte plus ou moins arbitraire (en tout cas pas selon une règle extérieure et décisive comme peut l'être une ligne de calcul). Il y a pour ces deux premières raisons un écart indépassable entre l'exactitude d'un repérage physico-mathématique et ce qui est proposé ici. On en reste à une « commodité descriptive¹³ », selon les mots de Jean-Claude Milner, et pas à une adéquation littérale du repère et de la clinique au sens où géométrie et algèbre sont adéquats l'un à l'autre. Puisqu'on n'est pas dans une mesure des phénomènes (une métrique) mais dans une approche qualitative, le repère orthonormé n'est vraisemblablement pas le bon synoptique.

– Le troisième problème rejoint notre question initiale: c'est celui du point et de la nature de la jonction entre les trois axes R, S et I. C'est ce qu'indique le « ? » placé en position d'origine. Le repère orthonormé ne nous donne pas d'élément de réponse sur cette question. Ce second problème sera « résolu » par l'apparition du nœud borroméen et son application au ternaire.

– Enfin, quatrième problème, doctrinal celui-là, l'hypothèse de RSI comme repère lacanien et système de coordonnées rencontre une objection venant de la bouche même de Lacan en 1973: « C'est qu'il y a trois dimensions de l'espace habité par le parlant, et que ces trois dit-mansions, telles que je les écris, s'appellent le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. C'est pas tout à fait comme les coordonnées cartésiennes; c'est pas parce qu'il y en a trois, ne vous y trompez pas. Les coordonnées cartésiennes relèvent de la vieille géométrie. C'est parce que [...] c'est un espace, le mien, tel que je le définis de ces trois dit-mansions, c'est un espace dont les points se déterminent tout autrement. Et c'est ce que j'ai essayé [...] c'est une géométrie dont les points [...] se déterminent du coinçage de ce dont vous vous souvenez peut-être, que j'ai appelé "mes ronds de ficelle"¹⁴. » Je relève deux éléments dans cette citation:

D'abord, lorsque Lacan indique la nécessité d'écrire le terme « dit-mansion », mansion du dit, il le fait en référence au terme anglais *mansion*

13. J.-C. Milner, *op. cit.*, p. 142.

14. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 13.11.1973.

qui signifie « château, demeure » et dont l'étymologie indique la parenté avec le mot français « manoir ». Réel, symbolique et imaginaire constituent le lieu d'habitation du dit, donc de l'homme qualifié de parlêtre : ils sont les trois dimensions constitutives de l'espace habité par l'homme en tant qu'il est un être parlant. Lacan poursuivait là à sa manière l'idée exprimée poétiquement par Heidegger, à la suite de Hölderlin : l'homme habite en poète, l'homme habite le langage¹⁵. Ceci m'amène à penser que le « manoir » RSI, avec le passage au nœud, pourrait s'entendre et s'écrire « *mano-art* » : plus que le schéma, le nœud engage le corps et particulièrement la main, il faut le manipuler, le saisir pour l'appréhender, il fait appel à un art de la main, un art de la *mano*, un *mano-art*.

Passons au deuxième point que je voulais souligner dans cette citation : certes, et c'est là sans doute l'essentiel, le passage au nœud éloigne de la « vieille géométrie » et nous fait entrer dans une autre logique, une logique nodale où les points « se déterminent tout autrement », où ce qui est déterminant est le coinçage des ronds de ficelle. Mais si Lacan récuse pour cette raison explicitement l'identification complète de RSI à des coordonnées cartésiennes, il soutient tout de même la pertinence de ce rapprochement : si les dit-mansions ne sont « pas tout à fait » des coordonnées cartésiennes, cela signifie qu'elles le sont au moins un peu, tout du moins suffisamment pour que la mise en relation soit légitime. Surtout, si les ronds de ficelle continuent de se nommer RSI, c'est qu'ils participent encore de la logique de repérage même s'ils ne s'y réduisent plus. Il y a dans le même temps dépassement et conservation de cette logique. Voyons maintenant la façon dont RSI fonctionne comme repère borroméen.

Le nœud borroméen

C'est un certain nouage (borroméen) qui fait tenir à partir de 1973¹⁶ les trois registres ensemble, et le point de jonction est donc un point de coinçage, un trou : c'est l'objet *a*. Il semble remplir la même fonction, mais différemment, que le zéro dans le repère cartésien¹⁷. On peut déjà noter, concernant cette identification du ternaire au nœud borroméen à trois consistances, que le mot « registre » a, par lui-même et pour deux raisons, une parenté avec le domaine de la ficelle et du tissage. D'abord *via* le latin *registrum campanae* venant du sens premier de *regere* (« tirer ») et qui désigne la « corde de cloche » qu'on tire pour obtenir le son. Le « registre » ici désigne la corde qu'on tire. Or ceci fait immédiatement penser à la

15. Cf. E. Porge, *op. cit.*, p. 220.

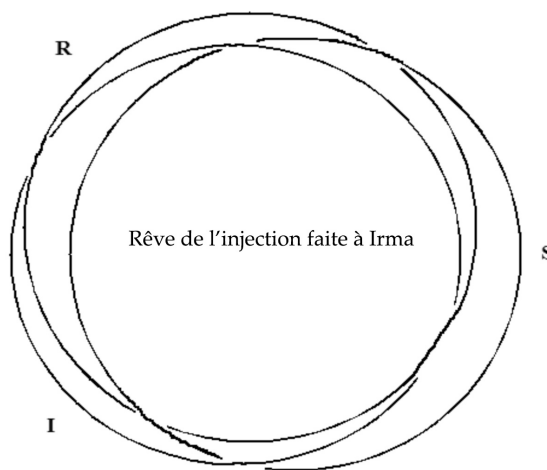
16. Lors du séminaire *Les non-dupes errent*, cf. C. Conté, « Borroméens (nœuds) », dans P. Kaufmann, *L'apport freudien*, Paris, Bordas, 2003, p. 78.

17. C'est une piste de recherche à développer.

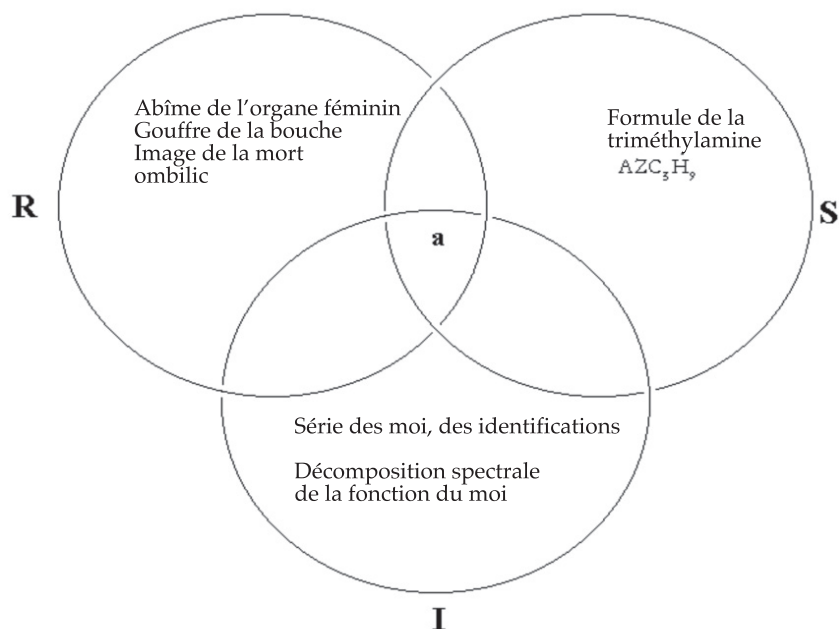
question du «tirer la ficelle» omniprésente dans l'étude des nœuds et évoquée par Lacan le 9 janvier 1979. Pas moyen d'étudier un nœud sans en tirer (même mentalement) les ficelles pour en faire apparaître les points de coinçage. Par ailleurs, le mot «registre» désigne selon la même voie latine «la commande de chacun des jeux [règles en bois] de l'orgue», que l'organiste tire pour jouer. Et c'est à partir de ce dernier sens que le mot s'est mis à désigner également «l'étendue totale de la voix d'un chanteur¹⁸», probablement selon un processus de déplacement métonymique (de chaque règle en bois à l'ensemble des règles) et métaphorique (de l'orgue à la voix). Or «l'étendue totale de la voix» se dit également «tessiture», terme qui vient du latin *tessere* (tisser), *via* l'italien *tessitura* (texture, trame). L'équivalence sémantique entre registre et tessiture crée un lien (certes ténu comme un fil mais avéré) entre l'art de la notation et celui de la tresse. Pour ces deux raisons liées à la fois à l'étymologie et à l'usage du mot «registre», il est amusant de constater que le rapprochement qu'opère Lacan en 1973 entre RSI et le champ du nœud (cordage, nouage, tissage) équivaut à faire surgir un savoir implicite de la langue, donc un savoir pour partie déjà là en 1953 dans le seul acte de nommer «registres» les catégories du ternaire.

Si on considère maintenant RSI comme un nœud borroméen constituant un repère mathématique en clinique, on peut écrire sa mise à plat et y inscrire les différentes coordonnées du rêve qu'on a isolées avec Lacan. Un tel mouvement consiste à inscrire le rêve de l'injection faite à Irma au centre d'un nœud borroméen dont les consistances sont quasi superposées (1^{er} temps). Puis on tire sur chacune d'elles et le phénomène étudié se diffracte en ses trois constituantes distinctes correspondant aux trois registres (2^e temps):

1^{er} temps: Inscription du rêve dans RSI



18. *Le Robert.*

2^e temps: Coordonnées du rêve dans un repère borroméen (trois consistances)

Les avantages de cette présentation, donc de l'identification des trois registres à des ronds de ficelle noués borroméennement, sont multiples et permettent de répondre à notre question initiale: pourquoi figurer l'articulation entre les registres à l'aide du borroméen?

D'abord, cette présentation résout la question du nouage des trois axes sans les confondre en un point (si ce n'est un point de coinçage, un « point triple » selon Lacan), tout en faisant exister un trou, un vide central et ambiant, donc un espace troué, non total, contrairement au système des coordonnées cartésiennes qui, d'une certaine façon, est un espace clos (englobant tout point possible).

D'autre part, cette présentation, contrairement aux axes, fait exister des champs. Elle se maintient ainsi dans une logique de repérage mais s'éloigne de la « vieille géométrie » du repère cartésien, d'autant plus qu'avec les champs disparaît la difficulté qu'on a rencontrée tout à l'heure pour justifier l'ordre des points sur les axes (R_n , I_n , S_n). Dans un champ, on peut placer les éléments sans se soucier de leur ordre respectif.

Autre avantage: le nœud borroméen permet de tenir ensemble les registres sans qu'il y ait de rapport duel entre eux (concaténation, traversée, violation des trous). Or Guy Le Gaufey dit, en s'appuyant sur la séance du 15 avril 1971 du séminaire *RSI*, que le rapport sexuel est « supporté par

la concaténation simple¹⁹». En ce sens, le borroméen *métaphorise le non-rapport sexuel* et illustre un non-rapport qui n'est pas seulement absence de rapport: c'est un non-rapport qui a une définition positive puisqu'il permet le coinçage du nœud.

Autre avantage encore: avec le borroméen disparaît toute idée de suprématie d'un registre sur les autres. Avec la parfaite substituabilité des ronds en termes de coupure (qu'on coupe n'importe lequel et les deux autres sont libérés), le borroméen assure une non-hiérarchie des registres, sur laquelle Lacan revient à plusieurs reprises²⁰. Il n'y a « aucune préséance²¹ » d'un registre sur les autres, ils ont même valeur et en même temps il faut les distinguer.

Dernier avantage: selon Milner, cette présentation permet une mathématisation plus accomplie de la psychanalyse. Le nœud « en tant que borroméen, se révèle propre à structurer, ou plus exactement à mathématiser [...] le ternaire du réel, du symbolique et de l'imaginaire [...]. Jusque-là, la doctrine pouvait, et de plus en plus précisément, déterminer ce qu'elle entendait par le réel, par le symbolique et par l'imaginaire; elle ne pouvait cependant rien articuler de robuste sur leur mode de coexistence. Désormais, le nœud borroméen se révèle, par cette sorte de bonheur qu'on rencontre parfois dans les lettres, offrir la solution la plus claire et la plus féconde²². » Il faut toutefois nuancer cette affirmation par le fait que cette solution (ce lien entre RSI) dite « la plus claire » par Milner est toujours qualifiée d'« énigmatique » par Lacan en 1975. Mais Milner va plus loin: « Auparavant, les majuscules R, S et I pouvaient passer pour de simples abréviations, sans autre règle de maniement que la commodité descriptive, sans autre légitimité que d'être des initiales [critique qu'on a dite particulièrement pertinente dans le cas de la formalisation de RSI comme repère cartésien]. Devenues, chacune d'entre elles, le label d'un rond borroméennement noué à deux autres, elles se découvrent prises dans une loi réelle qui les contraint. » Le passage de RSI-repère à RSI-nœud ouvre des possibilités de calcul à partir des ronds identifiés aux lettres, ce qui est toujours selon Milner le propre d'une mathématisation (littéralisation et calcul), donc d'une scientificisation de la psychanalyse. Si l'on accepte ce mouve-

19. Cf. Guy Le Gaufey, *Le pas-tout de Lacan*, Paris, EPEL, 2006, p. 155 et suivantes.

20. Par exemple, lors de la séance du 11.02.75 du séminaire RSI: « Homogénéiser [R, S et I], c'est les ramener à la valeur de ce qui communément enfin est considéré comme le plus bas – on se demande au nom de quoi – c'est leur donner une consistance pour tout dire de l'imaginaire. C'est bien en ça qu'il y a quelque chose à redresser: la consistance de l'imaginaire est strictement équivalente à celle du symbolique comme à celle du réel. C'est même en raison du fait qu'ils sont noués de cette façon, c'est-à-dire d'une façon qui les met strictement l'un par rapport à l'autre, l'un par rapport aux deux autres, dans le même rapport. »

21. Cf. Guy Le Gaufey, *op. cit.*, p. 158.

22. J.-C. Milner, *op. cit.*, p. 142.

ment de scientificisation par le nœud, reste la difficile tâche de trouver à quoi correspondent en clinique les calculs faits à partir de ces ronds.

Tous les avantages de ce « support » de RSI par le nœud borroméen à trois consistances ne vont toutefois pas sans problèmes, notamment celui de la différenciation entre les zones de recouvrements des registres. Il serait en effet souhaitable que le support choisi pour RSI permette de distinguer le « symboliquement imaginaire » de l'« imaginairement symbolique » par exemple, puisque Lacan rappelle en 1955 qu'il y a une différence entre « iS » et « sI » : « Rappelez-vous ce que, dans la conférence inaugurale de cette société [8 juillet 1953], je vous évoquais à propos du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Il s'agissait d'user de ces catégories sous forme de petites et de grandes lettres. iS – imaginer le symbole, mettre le discours symbolique sous forme figurative, soit le rêve. sI – symboliser l'image, faire une interprétation de rêve²³. » Or avec ce simple repère à trois consistances, nous ne pouvons pas distinguer « iS » et « Si » : le seul champ de recouvrement qui apparaît participe des deux registres de façon équivalente. Les éléments qui s'inscrivent dans ces zones ne sont qualifiables que de « symbolique et imaginaire », ou « imaginaire et symbolique », pas de « imaginairement symbolique » ou « symboliquement imaginaire ». Ceci est une insuffisance manifeste du borroméen à trois consistances comme support de RSI. C'est tout de même préoccupant, d'autant que d'autres formes que le rêve illustrent la nécessité de préciser les types de recouvrement. Je pense notamment aux anagrammes ou textes figuratifs et également, dans le même ordre d'idées, à une calligraphie chinoise²⁴ que présente Rainier Lanselle dans un article de la revue *Essaim*²⁵ (cf. dessin n° 1 p. 95) :

« Dans [cette] calligraphie, ce signifiant graphique [l'élément 鬼 qui signifie "démon", "esprit"] a été remplacé par la chose même [...]. Dans ce contexte de porosité entre l'objet et la représentation [correspondant à l'origine pictographique des caractères chinois], le signifié a facilement pris la place du signifiant : à la place de 鬼, qui veut dire "démon", "esprit", le calligraphe a mis le dessin d'un démon, d'un esprit. Ce dessin se trouve, sur la calligraphie, exactement dans la même position que le signe 鬼 auquel il s'est substitué : au bout de son pied, on reconnaît l'élément 斗, dans la même position que 斗 par rapport à 鬼, dans le caractère 魁. Ce "dessin calligraphique" réalise donc, autrement dit inscrit dans le réel, le signifiant graphique 魁. » Le trait remarquable de cette calligraphie est que, « les

23. J. Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 184-185.

24. D'ailleurs, selon le *Dictionnaire international des termes littéraires*, le chantre de l'anagramme, Apollinaire, était féru d'écriture chinoise.

25. Il s'agit d'une calligraphie de Ma Dezhao (XIX^e siècle, conservée à la Forêt des Stèles, Xi'an), présentée par Erik Porge lors de son séminaire en 2004 et publiée avec les explications de Rainier Lanselle dans *Essaim*, n° 13.

yeux mis à part, ce “corps” n’est [...] pas formé d’autre chose que d’un amas de caractères d’écriture: en l’occurrence des huit caractères composant les deux formules 克己復禮 et 正心修身, caractères traités ici sous des formes cursives». «Cet holographe qu’est la calligraphie s’organise alors en rébus.» Avec cette référence au rébus, on retrouve le rêve, désigné par Lacan comme une opération *iS*. Le réel dont parle Rainier Lanselle est celui de l’œuvre même, de la réalité de l’œuvre peinte. On peut opposer ce réel au caractère imaginaire, non réalisé, du rêve. Le processus calligraphique présenté ici pourrait donc s’écrire «*rS*», au sens où il réalise le symbolique (Lanselle écrit: «Le dessin [...] réalise le signifiant graphique»); et la lecture de la calligraphie faite et permise par Lanselle s’écrirait alors «*sR*», soit symboliser le réel. Toutefois, je pense que le réel ici indiqué a affaire à l’image peinte, soit à l’imaginaire (quand bien même il se réalise en peinture) plutôt qu’à la catégorie du réel comme impossible.

Je disais que le nœud à trois ronds ne permet pas de présenter ces nuances entre les recoupements de registres, or ces nuances renvoient finalement à la «triplicité» de chaque registre qui se décompose lui-même en trois éléments RSI: dans le nœud borroméen à trois consistances, il y a selon Lacan «une identité entre les trois termes du symbolique, de l’imaginaire et du réel au point qu’il nous semble exigible de retrouver dans chacun cette triplice, cette trinité du symbolique, de l’imaginaire et du réel²⁶». RSI se retrouve ainsi en chacun de ses éléments. Je propose de figurer cette triplicité de chaque consistance, et donc cette distinction entre des champs laissés indistincts par le nœud à trois ronds, à l’aide d’un nœud borroméen à neuf ronds (cf. dessin n° 2, p. 95). On peut aussi choisir une figuration qui inclut la fonction du sinthome, soit un nœud borroméen à dix ronds (neuf ronds «mal» noués plus le rond du sinthome qui assure le caractère borroméen de la chaîne, voir dessin n° 3, p. 96). Ces deux figures résolvent le problème évoqué qu’on peut nommer «problème du type de recouplement»: sur chacune d’elles, on distingue bien «*sI*» de «*Is*».

Autre problème du support borroméen de RSI, celui de la solidité de ce nœud, qui implique la solidité de chacune de ses consistances. Il s’agit de savoir ce que signifie cette solidité, et donc par conséquent ce que signifie la coupure: que peut signifier couper un rond, dès lors qu’il est identifié à un registre? Qu’il tienne ou qu’il cède implique qu’il ait quelque consistance. C’est la question de la pertinence d’une «définition physique²⁷» du nœud, dès lors qu’il supporte RSI, qui est posée, avec la notion de consistance de chaque rond-registre. Ce problème est trop vaste et complexe pour moi en l’état pour que j’en écrive davantage. Mais il me semble être une sérieuse piste de travail.

26. RSI, séance du 13 mars 1975, cité par Erik Porge, *op. cit.*, p. 167.

27. Selon le mot de Guy Le Gaufey, *op. cit.*, p. 158.

En guise de conclusion et d'invitation à poursuivre

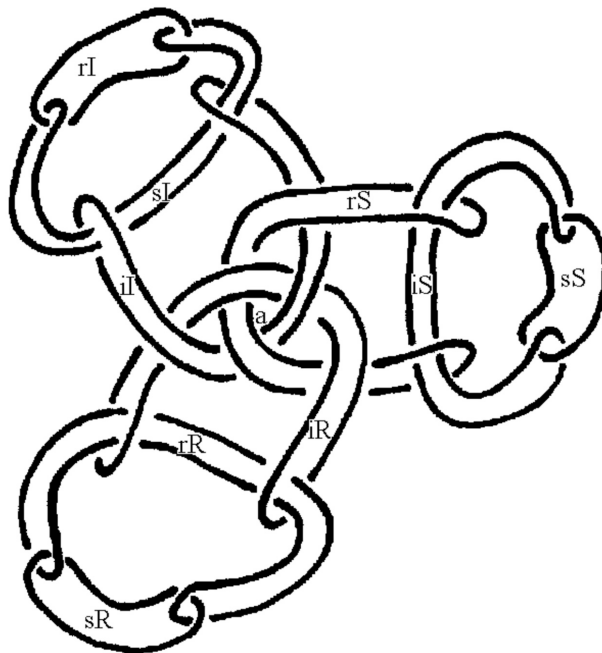
La logique du repérage qui préside à l'apparition de RSI en 1953 est nécessaire en clinique et elle est encore présente lorsque Lacan introduit la logique nodale. Mais ces deux logiques sont irréductibles l'une à l'autre et inscrire comme nous l'avons fait une formation de l'inconscient dans un repère, si borroméen soit-il, n'est pas entrer dans la logique nodale. Pour autant, la logique du nœud ne nie pas la logique du repérage : elle la dépasse au sens d'une *Aufhebung*, elle la dépasse en la conservant :

- ce qui est conservé : les lettres RSI correspondant à des registres-assemblages et l'existence d'un repère ;
- ce qui est dépassé : l'inscription sur une surface comme un schéma ou une mise à plat qui aurait finalement une simple fonction illustrative (fixation ou retour à la « vieille géométrie ») ;
- ce qui est nouveau : le tenir ensemble et ce que nous avons à trouver de spécifiquement novateur grâce à cette question du coinçage (la question spécifique du nœud). Dans ce cadre, les problèmes de la signification clinique du calcul des ronds et de la consistance des registres demanderaient bien d'autres développements.

Dessin n° 1
Calligraphie chinoise



Dessin n° 2
Repère borroméen à 9 consistances



Dessin n° 3
Repère borroméen à 10 consistances

